

La pianiste du saloon

Je suis la pianiste du saloon de Reno. Et croyez-moi, je suis au courant de tout ce qui se passe ici. Je ne dis rien, je n'ai pas parlé depuis huit ans, mais je vois tout. Avec le temps, je suis presque devenue invisible. Les hommes se retrouvent ici tous les soirs. Ils boivent, ils fument, ils jouent et se battent quand ils perdent alors qu'ils ont trop bu. Leur boisson, c'est du scotch. Leur jeu, le poker. Durant les parties, ils parient d'abord de l'argent mais finissent par parier n'importe quoi. A l'exception évidemment de leur chapeau et de leur cheval. Il y a des règles ici. Et les hommes préféreraient perdre leur maison, leur femme ou leurs enfants que de perdre leur Stetson ou leur monture. La plupart d'entre eux travaillent toute la journée dans des ranchs, à s'occuper des cultures ou à rassembler les bêtes sur leur cheval. Il y en a même qui font des affaires mais ça, c'est plus tôt dans l'après-midi. Alors, le soir, ici, ils viennent passer la soirée avant de rentrer se coucher.

Mais vous devez vous demander comment j'en suis arrivée là. Reno devait être la dernière étape du périple que mes parents avaient préparé pendant des mois, ce voyage qui nous avait fait quitter Promontory, Arizona pour nous rendre plus à l'ouest, à Sacramento et tenter de trouver une vie meilleure. Nous étions pauvres. Mon père avait mis de côté le peu d'argent qu'il gagnait en construisant les voies du chemin de fer. Et ma mère faisait le ménage dans la maison du pasteur Banks, ce qui suffisait à nos dépenses courantes. Ma mère avait seize ans lors de leur rencontre. Un vrai coup de foudre qui ne s'est jamais démenti. « Jusqu'à ce que la mort nous sépare », disait-elle. Et bien sûr, ma mère s'est retrouvée rapidement enceinte. Elle était la fille unique d'une famille fortunée qui n'a pas accepté son état et encore moins mon père, qui n'était qu'un orphelin, devenu ouvrier. En plus, il participait à la construction du réseau ferré, ce projet qui détruisait une partie des champs céréaliers pour créer la première ligne de train transcontinentale. Mes parents s'étaient donc installés en périphérie de la ville, tous les deux sans rien, si ce n'est leur grand amour et celui qu'ils avaient pour moi depuis que j'étais née. La vie était difficile. C'est pourquoi ils partaient. Ils ne fuyaient pas, ne laissaient rien sur place : ils réalisaient leur rêve. Enfin, peut-être surtout celui de mon père car ma mère était sûre que nous reviendrions car, elle disait souvent : « on finit toujours par revenir ». Peut-être pensait-elle qu'elle pourrait se réconcilier un jour avec ses parents.

Quand je parle de leur rêve, ce n'était pas le mien. Moi, j'étais bien à Promontory. Nous étions pauvres mais heureux. Ma mère avait reçu par sa famille une bonne éducation. Je l'accompagnais tous les jours dans la maison du pasteur Banks et sa femme m'avait pris sous sa protection. Comme ma mère m'avait appris à lire, Madame Banks me demandait de lui lire régulièrement, à haute voix, les livres qu'elle possédait. Elle n'en avait pas beaucoup. C'était toujours les mêmes et je finissais par les réciter par cœur. Elle prétextait des problèmes de vue mais je la soupçonne d'avoir voulu surtout passer du temps avec moi. Pour elle qui n'avait pas eu d'enfants, c'était une chance. Et pour moi, elle était un peu la grand-mère que je n'avais pas. Chez elle, il y avait un piano dont elle jouait tous les après-midis et je la regardais avec admiration.

Les après-midis passaient donc ainsi : en début d'après-midi, je faisais la lecture puis elle jouait du piano sous mon regard attentif. Elle ne connaissait pas beaucoup d'airs et, à force de les entendre, je les savais par cœur. J'avais même mémorisé les touches sur lesquelles elle posait ses longs doigts délicats et je m'entraînais chez moi, le soir, sur une planche de bois que j'avais dessinée avec mon père. Les touches blanches étaient couvertes de craie, les noires de charbon : il fallait presque tous les jours tout retracer. Le dispositif était plus que rudimentaire, il n'avait que trois octaves mais il me permettait de faire semblant de jouer en chantant. Les après-midis chez Madame Banks se ressemblaient : après la lecture et le piano, ma mère nous apportait une collation qu'elle avait le droit de partager avec nous. C'était le meilleur moment de la journée pour moi, et quand j'y pense aussi certainement pour elle aussi puisque c'est le seul moment de la journée où je la voyais s'asseoir. C'est durant cette pause qu'elle a dit un jour en riant à Madame Banks que je jouais du piano sur ma planche tous les

soirs et que j'exigeais même de dormir avec. Intriguée, Madame Banks m'a demandé d'aller me laver les mains et de mettre au piano. J'étais très intimidée mais ma mère m'intima d'obéir. Je n'oublierai jamais le premier contact de mes doigts avec les touches d'ivoire et d'ébène. Après avoir joué quelques notes, je me mis à jouer les airs et je fus aussitôt absorbée par la musique : j'avais oublié où j'étais ainsi que la présence de ma mère et de Madame Banks.

Ce n'est qu'en posant mes doigts sur l'accord final que je vis ma mère interdite, la bouche ouverte et Madame Banks qui pleurait. A partir de ce jour-là, il n'y a plus eu de lecture mais du solfège et Madame m'a donnée des leçons de piano tous les jours, leçons que je révisais tous les soirs sur ma planche. J'ai rapidement appris tous les airs qu'elle connaissait et elle s'est mise à chercher de nouveaux airs pour me faire progresser. C'est grâce à elle que je sais jouer aujourd'hui.

Mais on partait. C'était le grand départ. Nous quittions Promontory. Direction Sacramento. Nous avons donc fini par engloutir nos maigres économies pour se procurer une calèche tirée par deux chevaux malingres. Ma mère avait mis nos habits et toute notre vaisselle dans une malle. Quant à moi, pour tout bagage, j'avais ma planche, et dans mes poches, des bâtons de craie et un boulet de charbon.

J'avais huit ans et je ne me souviens pas bien de l'itinéraire que nous avons pris. Avant de quitter la ville, ma mère a voulu passer devant la maison de ses parents mais nous ne nous sommes pas arrêtés. Je crois que c'est la seule fois où j'ai vu ma mère pleurer. Je me souviens juste de la chaleur, de la fatigue, de la poussière et de la faim. Et d'avoir été réveillée en sursaut par l'accident. La calèche était tombée dans un trou et deux hommes sont sortis des buissons, ont tiré immédiatement sur mes parents, les tuant sous mes yeux sur le coup. Un tir chacun, précis. Mes parents n'ont eu aucune chance et n'ont pas dû se voir partir. Je hurlais. L'homme le plus grand, celui qui avait tiré sur ma mère m'intima l'ordre de me taire et commença à me caresser la joue avec son colt encore brûlant tandis que le plus râblé, qui s'appelait Butch, s'emparait des chevaux et fouillait dans nos maigres bagages en s'énervant de ne rien y trouver. Comment leur dire que nous n'avions rien. J'étais paralysée, recroquevillée au fond de la calèche. C'est à ce moment-là que j'ai perdu l'usage de la parole. Le nommé Butch m'a ordonné de descendre, et, alors que son acolyte s'apprêtait à m'abattre, il lui dit : « Laisse la p'tite, John, ça ne servirait à rien. Ils sont trop pauvres pour que quelqu'un se soucie de leur sort ».

Puis ils sont partis. Je restais prostrée contre ma mère et m'agrippait à ma planche, comme si c'était tout ce qui me restait. En une seconde, tout avait basculé. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là mais un peu avant la tombée de la nuit, un homme est arrivé à cheval. Je tenais toujours ma planche contre moi comme le seul objet qui pourrait désormais me rappeler ma vie d'avant. Il semblait gentil, m'a demandé ce qui s'était passé. Je n'arrivais pas à parler mais il m'a récité doucement la scène que j'avais vu et j'opinais de la tête. Ce n'était pas la première fois que ces bandits utilisaient cette méthode.

Il me mit sur son cheval et me dit que nous allions nous rendre à Reno, que ce n'était pas loin, qu'on préviendrait le shérif, qu'on viendrait chercher mes parents. Il essayait de me rassurer mais je n'avais plus peur. Que pouvait-il arriver de pire ? Nous sommes arrivés chez le shérif Ford et je me suis retrouvée avec sa femme, Nelly. Elle m'a accueilli gentiment même si je l'ai entendu dire fermement à son mari qu'elle ne pouvait pas prendre en charge un enfant de plus. Je compris un peu plus tard qu'elle avait quatre fils. Elle me demanda d'aller me laver et de revenir l'aider à la cuisine. Elle acceptait que je dorme sous leur toit cette nuit mais on verrait demain ce qu'on pourrait faire de la petite orpheline que j'étais devenue.

Malgré toute ma douleur et mes pleurs, je finissais par m'endormir, non sans avoir été bousculée par les quatre frères sans pitié. Mais ça m'avait fait plus de bien que d'entendre la femme du shérif m'appeler « ma pauvre petite ».

Le lendemain, le shérif me réveilla. On allait enterrer mes parents. Les hommes du village avaient fait vite et bien. Nous avons pris la direction du cimetière. J'avais toujours ma planche avec moi. L'homme qui m'avait ramenée nous retrouva à l'entrée et me regarda longuement et me dit : « qu'est-ce qu'on va faire de toi ? ». Le croquemort avait fabriqué deux cercueils identiques, des cercueils de pauvres, qui étaient déjà dans les trous creusés. Le pasteur dit quelques mots. Et les hommes commencèrent à les recouvrir. J'ai pris ma planche, un morceau de craie que j'avais dans ma poche et j'ai écrit, de l'autre côté des touches : Jenny & Sam Horner. Les larmes coulaient toutes seules sur mes jours, alors j'ai posé la planche sur la terre et suis partie en courant.

Mon sauveur m'a rejoint rapidement, a eu quelques mots d'apaisement. Il m'a expliqué qu'il passait souvent dans la région mais repartait toujours. Il ne pouvait pas se charger de moi mais nous allions aller dans le saloon le temps de trouver une solution pour moi. J'avais bien compris que je ne resterais pas chez le shérif. Il me fit entrer dans le saloon et là, malgré toute ma peine, ce fut un émerveillement. Ma mère m'avait appris que les femmes et les enfants n'entraient pas dans les saloons. C'était un lieu d'hommes et de perdution. Mais la curiosité était plus forte que l'éducation et je n'en perdais pas une miette. La serveuse du bar me donna un verre d'eau, me dit d'aller m'installer vers le piano. Les hommes se mirent autour d'une bouteille de scotch pour discuter de mon sort. J'apprendrais par la suite qu'il s'agissait d'une réunion exceptionnelle du comité de vigilance de la ville. L'attente était interminable. Je finis par ouvrir le cylindre recouvert de poussière du piano, je caressais les touches noires et blanches et me mis à jouer pour commencer à évacuer ma peine. Le piano n'était pas aussi bien accordé que celui de Madame Banks mais cela donnait une autre couleur aux airs.

Au bout d'un moment qui me sembla assez court, mon sauveur vint me voir. Il me félicita parce que je jouais bien et me confirma qu'il ne pouvait pas s'occuper de moi mais il promit que, quand il passerait dans la ville, il viendrait toujours prendre de mes nouvelles. Il serait mon parrain. Il a d'ailleurs tenu parole. Il m'a alors appris que je serais placée sous sa responsabilité du patron du saloon qui n'avait pas de femme et pas d'enfants et que, pour mériter mon lit et mes repas, je jouerais du piano tous les soirs, en plus d'accomplir les tâches ménagères. Et c'est comme ça que je suis là.

Je me suis bien intégrée au village. Je ne l'ai jamais quitté. Le patron du saloon est un brave homme et même s'il est maladroit, nous nous comportons un peu comme un père et sa fille. Et même s'il ne me l'a jamais dit, je suis sûre qu'il tient beaucoup à moi. Quant à moi, je prends soin de lui. Il ne sait pas exprimer ses sentiments et je n'ai jamais reparlé. Grâce à lui et son saloon, je connais tout le monde. Les gens me confient leurs secrets : tous leurs secrets puisque je suis muette : je ne répète rien. Ça met un peu de piquant dans ma vie car la ville est calme, enfin si on ne pense pas aux bagarres quotidiennes qui se commencent dans le saloon et se terminent dans la rue, et le plus souvent pour les protagonistes dans le cachot du shérif qui est plus une cellule de dégrisement qu'une prison. Il y a bien quelques vols de bétail qui déclenchent régulièrement des battues, des tours de gardes, des disputes mais l'assassinat de mes parents est le dernier meurtre qui a été commis ici. C'est d'ailleurs un miracle quand on voit que les hommes sont tous armés jusqu'aux dents et souvent ivres morts.

Je vis dans un monde d'hommes mais les deux serveuses du saloon m'ont spontanément pris sous leurs ailes depuis mon arrivée. Bien sûr, j'ai vite appris à les aider dans les tâches ménagères ; je n'ai jamais rechigné à ranger, nettoyer ou faire la vaisselle et aussi à servir derrière le bar. Mais elles ne m'ont jamais autorisée à servir les hommes à table. Il faut dire qu'ils ont souvent des gestes déplacés et mettent rapidement la main aux fesses ou au décolleté de ces dames. Surtout quand il est tard. Et elles montent souvent avec l'un d'entre eux pour une heure dans leur chambre qui est au-dessus et je les entends. Au début, je ne savais pas ce qui se passait mais maintenant j'ai compris. Elles m'ont expliqué tout ça : comment elles en étaient arrivées là, et pourquoi elles préféraient continuer pour être indépendantes. Ce n'est pas ce à quoi elles rêvaient quand elles étaient petites mais elles s'accommodent de leur sort. Les hommes sont gentils avec elles. Les seuls moments qu'elles

redoutent sont ceux où elles pourraient tomber enceintes et ceux où elles attraperaient la syphilis. Par le passé, Jane était déjà allée voir une avorteuse. Ce n'était pas sans risque mais l'herboriste lui avait conseillé de la décoction de genévrier contre la douleur et le patron lui avait donné une bouteille de gnôle, non seulement pour désinfecter les instruments mais aussi pour lui donner du courage.

Les hommes de Reno connaissent tous mon histoire et ne m'ont jamais touché. Et les gars de passage qui ont essayé se sont vus sortir de la ville. En vrai, il y a quand même un homme qui m'effleure de temps en temps depuis quelques semaines : c'est Jack Ford, le fils aîné du shérif : celui qui m'avait taquiné avec ses frères le jour de mon arrivée. Mais il est devenu grand et beau et je rêverais de vivre avec lui une grande histoire d'amour. Comme celle de mes parents : « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ». Il travaille avec le maréchal-ferrant et maintenant, c'est lui qui vient de temps en temps accorder le piano bastringue du saloon. De plus en plus souvent d'ailleurs, sous l'œil narquois des serveuses qui vivent à travers cette idylle naissante leurs rêves de jeunesse. Quand il vient, il me demande d'appuyer sur les touches, fait des ajustements, recommence, et se fait chahuter par ses frères sous l'œil bienveillant de son shérif de père et du patron du saloon. Je ne sais pas si sa mère m'en parlera un de ces jours. Elle doit bien se douter de quelque chose. Si cette femme n'a pas voulu de moi dans la fratrie, je passe toutes mes après-midis avec elle : elle m'a habillée en retouchant ses vieilles robes et donné des conseils de femme alors que je l'aidais dans les tâches ménagères. Je crois qu'elle m'aime bien. Sa vie n'est pas drôle à travailler du matin au soir pour entretenir la maison, le linge et faire les repas de ses cinq hommes.

Après mon premier contact chahuté avec les quatre garçons de la famille, j'ai appris à les connaître et ai même appris à tirer avec les deux aînés puisque j'étais de leur âge. En effet, dans la ville, tous les garçons apprennent à tirer dès qu'ils ont douze ans et reçoivent leur premier colt. Depuis quelques années, bien que ce ne soit pas obligatoire, les filles sont les bienvenues. Mon tuteur m'a encouragé à apprendre au cas où dans le saloon, nous aurions une attaque. Les serveuses ont d'ailleurs la réputation d'être de très bonnes tireuses : je ne sais pas si c'est vrai, mais ceci leur permet de ne pas se faire violenter par les hommes qui craignent les repréailles. Quant à moi, le souvenir des tirs qui ont tué mes parents me hante encore. Et même s'il ne s'écoule pas un jour sans que j'espère voir entrer les deux tueurs dans le saloon, je me demande si j'arriverais à leur tirer dessus.

Après avoir aidé Madame Ford à entretenir la maison, je passe la fin de l'après-midi avec l'apothicaire. A l'enterrement de mes parents, il avait bien remarqué que je savais écrire, il avait repéré en moi une aide potentielle. Ainsi, il a commencé à me dicter ce qu'il faisait et je notais tout. Je crois que c'est le seul qui a compris que je ne suis pas muette de naissance mais que depuis le drame, je refuse de parler. Il me propose souvent de goûter une potion qui me rendrait la parole : je refuse toujours alors il la boit lui-même. Ce n'est pas vraiment un élixir mais plutôt une eau de vie de prune qu'il distille au fond de son laboratoire. Et c'est vrai que plus il en boit, plus il parle ! Petit à petit, il a commencé à me laisser l'assister dans ces préparations et même à me déléguer la fabrication de certaines de ses décoctions. J'adore aller chez lui : j'apprends tout sur les plantes, le corps humain, l'hygiène. Toutes ces connaissances en santé ne l'empêchent pas d'être très malade : je me demande d'ailleurs parfois s'il ne s'affaiblit pas encore plus en se soignant avec tous les nouveaux remèdes qu'il invente. Il avait fait son diagnostic et un médecin de passage le lui a confirmé : il n'y a rien à faire. Alors, il fait des essais et je prends des notes. Il dit que ça fera avancer la médecine. Les jours où il ne peut pas se lever, et ça lui arrive de plus en plus souvent, il me laisse faire seule. Si je n'étais pas une femme, je me demande si je ne pourrais pas le remplacer.

Ainsi les journées passent le matin à mettre en route le saloon et préparer les repas. L'après-midi à aider Nelly Ford au ménage et à la lessive puis à assister l'apothicaire et le soir, à faire du piano ou servir au bar selon les jours et les saisons. La vie pourrait paraître monotone mais elle est rythmée par les hommes de passage. Ils arrivent le soir et se rendent tout de suite au saloon. Il y en a qui viennent régulièrement, d'autres qui considèrent leur visite comme un

simple passage sur la route. Certains sont de braves gens, d'autres des bagarreurs, d'autres des voleurs. Dans le village, on n'aime pas les étrangers mais on les tolère car leurs visites assurent des revenus confortables à la ville. Sur le pupitre du piano, j'ai posé un morceau de miroir qui me permet de voir la porte du saloon. Je ne rate donc aucune des entrées et sorties de ces hommes. Il y en a que je reconnais. Ceux qui viennent rendre visite à leur famille, le livreur de scotch qui semble en consommer autant qu'il en livre, l'herboriste qui vient livrer ses plantes à l'apothicaire. D'autres qu'on n'a jamais vus.

Il y a même de temps en temps de femmes qui viennent proposer leurs services mais mes deux collègues les renvoient aussi vite qu'elles sont venues : encore plus vite quand elles sont jolies même si après leur passage, elles se moquent des moindres défauts physiques de ces belles dames.

Ainsi, les jours et les années s'écoulaient. Je me sens en sécurité ici. Je suis désormais chez moi à Reno. Mais ce soir, il y a de l'orage dans l'air. La journée a été très chaude. Tous les hommes sont au saloon, le ranch des Watson a été attaqué. Les bêtes se sont échappées, des chevaux ont été volés et les récoltes brûlées. Les femmes qui étaient seules au ranch ont été violentées. Comme il y a beaucoup de monde ce soir et que les hommes ont très soif, je suis au bar. Pas de piano, l'heure est grave. A les entendre, les voleurs étaient au nombre de cinq et sont partis vers l'ouest, certainement vers Sacramento. Les hommes du village élaborent plein de plans pour protéger la ville, attraper ces salopards s'ils reviennent, quand, tout à coup, la porte du saloon s'ouvre, laissant entrer le maréchal ferrant qui nous annonce que les voyous ont été faits prisonniers dans la ville voisine. Scène de liesse et tournée générale offerte par le patron !

Quel événement ! Et c'est ainsi que le lendemain n'a pas été une journée comme les autres. Et les jours qui ont suivis non plus. Nous voilà tous partis en train pour voir le procès. Les hommes, les femmes et même les enfants. Ce n'est pas tous les jours qu'on a des distractions. Il y a même des personnes venues des autres villes. C'est le spectacle. Pour moi, c'est la première fois. J'ai entendu parler de sentences, des pendaisons. Mais nous n'en avons jamais eu depuis que je suis là. Nous entrons tous dans une grande salle avec des bancs qui est appelée tribunal. Des hommes qui parlent très bien commencent à énumérer ce qui est reproché aux accusés. La première partie de l'audience est consacrée aux hommes qui racontent le vol des chevaux, la destruction des clôtures et la perte du bétail, les récoltes détruites puis aux femmes qui ont été battues et bafouées parce qu'elles ne désignaient pas la cachette où se trouvait l'argent. A midi, on fait une pause pour le repas. Les langues vont bon train. Quelle sera la condamnation ? Les anciens parlent de pendaison, les plus jeunes de travaux forcés jusqu'à remboursement des dégâts, et compte tenu des dommages causés, ça va durer longtemps ! Nous voici de retour dans la salle d'audience à l'ambiance surchauffée quand l'homme qui s'est présenté comme le directeur du jury nous annonce l'entrée des accusés.

Quand ils entrent, je n'en crois pas mes yeux. Ils sont là. Devant moi. Tous les deux. Ma mère avait raison : « on finit toujours par revenir ». Les deux hommes qui sont entrés en dernier sont les tueurs de mes parents. Je les revois comme si c'était hier. Alors, à la surprise générale, je monte sur l'estrade et me mets à parler, parler, parler et raconter toute la scène de l'attaque qui s'est déroulée huit ans plus tôt sous mes yeux. Je ne sais pas si les gens sont plus impressionnés par l'exactitude et la violence de la scène que je décris ou parce qu'ils entendent ma voix pour la première fois. Je crois que j'ai gardé le silence pendant toutes ses années pour ce moment-là. Je les désigne : celui-ci s'appelle John, il a tiré sur ma mère, tandis que son complice, lui, je le montre du doigt, s'appelle Butch et a abattu mon père. Pendant que je parle, le président hoche la tête pour confirmer l'identité des assassins. Je raconte les crimes avec une précision chirurgicale. Rien ne manque : il faut dire que je pense à la scène tous les jours : les détails physiques, les prénoms, le mode opératoire et je termine mon récit en répétant la phrase qui me hante depuis huit ans : « Laisse la p'tite, John, ça ne servirait à rien. Ils sont trop pauvres pour que quelqu'un se soucie de leur sort ». Et quand enfin, j'arrête de

parler, on entend John reprocher à Butch de ne pas l'avoir laissé terminer le travail. C'est un aveu total.

A partir de ce moment-là, l'affaire devint celle du tribunal de Sacramento, car les deux criminels avaient commis d'autres exactions. Mes parents faisaient partie d'une longue liste de victimes dans tous les coins du pays. Ces deux ordures passaient leur temps à tuer pour voler. La dimension du procès dépassait les responsabilités de nos petites villes. J'ai donc été amenée à rester plusieurs jours à Sacramento pour le procès, à témoigner, à répéter encore et encore ce que j'avais vécu, à répondre aux questions sans relâche. Le procès a duré un mois. Une fois de plus, ma mère avait raison : ils avaient fini par revenir. Mais c'était la dernière fois. John et Butch ont été pendus. Les autres ont été condamnés aux travaux forcés.

Aujourd'hui et depuis le jour où j'ai enfin pu parler, je me sens terriblement vivante. Epuisée, mais vivante. Après ma plaidoirie, je me suis sentie libérée. Le procès est terminé mais je n'ai pas voulu assister à la pendaison. Elles sont rares dans la région et sont un spectacle pour tous, même pour les femmes et les enfants. Le mois de procès m'a vidée. Il me tarde désormais de rentrer chez moi, et chez moi c'est au saloon. Je vais prendre le train vers l'est, je passerai à Reno mais ne m'arrêterai pas. Je roulerai sur les rails que mon père installait et je vais revenir à Promontory, dans ma ville natale. J'essaierai de voir mes grands-parents pour la première fois. Enfin, s'ils veulent bien. Et j'irai rendre visite à Madame Banks, peut-être jouerons-nous du piano. Je suis sûre qu'elle sera ravie de me voir.

Et c'est ainsi que je suis montée dans le train. En arrivant à la gare de Promontory, j'ai demandé au chef de gare où trouver mes grands-parents. Il m'a appris que mon grand-père était mort depuis bien longtemps et que ma grand-mère venait de le rejoindre il y a deux semaines. Elle a entendu parler du procès, a ainsi appris que sa fille était morte depuis huit ans et son cœur déjà fragile n'a pas supporté la nouvelle. Il m'a indiqué la maison du notaire et m'a conseillé d'aller le voir. Mais le courage me manque. Si mes grands-parents avaient refusé de me rencontrer, j'aurais été anéantie. Moi qui avais espoir de les rencontrer et là, à quelques jours près, je ne pouvais pas voir ma grand-mère. Avant d'aller voir le notaire, je veux passer devant la maison que nous occupions avec mes parents mais tout a été détruit et je ne reconnais rien. Je me décide donc à aller chercher un peu de réconfort chez Madame Banks. Alors que je m'approche de la porte, une employée de maison m'ouvre et me dit : « Vous venez voir Madame Banks ? Elle est dans le salon de musique. Vous pouvez y aller » et elle ajoute plus doucement : « Mais je vous préviens, elle n'a plus toute sa tête ». Quand je suis entrée dans le salon, Madame Banks m'a tout de suite reconnue : son regard s'est mis à pétiller et elle m'a demandé pourquoi je n'avais pas amené ma fille, pour qu'elle lise à haute voix et joue du piano. J'ai compris qu'elle me prenait pour ma mère et ne l'ai pas détrompée. Je suis partie en lui disant que je reviendrais bientôt avec Laura, c'est mon prénom. En passant la porte, j'avais les larmes aux yeux. La seule consolation que j'avais était que je ressemblais vraiment à ma mère.

Je décide alors de passer voir le notaire. Celui-ci me reçoit avec les plus grands égards et me dit que, du jour où ma grand-mère a appris l'horrible drame, elle n'a eu de cesse de lui demander de me retrouver. Hélas, le notaire attendait la fin du procès et ma grand-mère n'a pas résisté. Ça m'a vraiment fait du bien d'apprendre qu'elle n'était fâchée ni contre moi ni contre mes parents quand elle est partie. Et le notaire me dit qu'il est en train de régler la succession : en tant que seule descendante, je vais hériter d'un beau domaine et d'une fortune confortable. Nous sommes allés visiter la propriété. J'étais contente de la voir puisque c'est là que ma mère avait grandi mais je n'ai aucun souvenir dans cet endroit puisqu'elle ne m'en n'avait jamais parlé et que j'y viens pour la première fois. Le notaire a d'ores et déjà identifié des acquéreurs potentiels et je l'autorise à tout vendre. Ma vie est désormais à Reno, au saloon. Je suis revenue à Promontory parce qu'on revient toujours mais là, j'ai été au bout de mon histoire. La boucle est bouclée.

C'est ainsi que le lendemain, je reprenais le train direction Sacramento, et rentrais enfin là où je me sentais chez moi, au saloon. Je m'attendais à subir toutes les questions des hommes

présents mais ils avaient l'air grave. Le matin, ils avaient inhumé l'apothicaire qui avait tenu le coup jusqu'à l'annonce du verdict du procès mais n'avait pas pu aller plus loin. Ils me regardaient tous et me demandèrent de devenir l'apothicaire de la ville. Il m'avait légué tout ce qu'il possédait : sa maison, son laboratoire et surtout ces cahiers de recette que j'avais si bien remplis. J'ai voulu aller me recueillir sur sa tombe, pour le remercier et j'ai vu qu'il est enterré dans la tombe qui jouxte celle de mes parents. J'aime à penser qu'il va leur raconter comment je m'en sors et qu'ils seront fiers de moi.

Je suis la pianiste du saloon de Reno. Et l'apothicaire de la ville aussi. Au début les hommes se sont méfiés. Certains d'entre eux m'envoyaient leur femme pour que ce ne se soit pas dit qu'ils s'en remettaient à une femme pour leurs problèmes de santé mais petit à petit, ça a fini par entrer dans les mœurs. Quand ils sont dans le besoin, ils franchissent ma porte et prennent les remèdes que je leur fournis. Je me suis installée dans la maison de l'apothicaire et certains soirs, je reviens jouer du piano au saloon. Comme ça, mon père adoptif souffre moins de mon départ. Mais j'ai quand même arrêté de donner un coup de main derrière le bar. En tant que notable de la ville, j'ai été invitée par les hommes du village à faire partie du conseil de vigilance et c'est une grande première pour une femme. Je pense que Nelly, la femme du shérif Ford et la mère de Jack, ne lui a pas laissé le choix. Pour continuer à faire avancer la place des femmes dans la ville, je gère mes commandes et mes achats de plantes aux herboristes dans le saloon, comme un homme. Et comme si ça ne suffisait pas, nous nous retrouvons avec quelques femmes le soir dans un coin du saloon qui nous est réservé. Nous passons de bons moments et notre cercle s'agrandit rapidement. Nous ne nous mélangeons pas aux hommes mais c'est notre choix. Nous ne pourrions pas tenir les conversations que nous avons en leur présence. Ils pensent que nous parlons ménage, cuisine et couture ! S'ils savaient ! Nous restons quand même moins tard qu'eux et rentrons dès que l'alcool les fait parler trop fort. Et dès que je rentre pour me coucher dans mon apothicairerie, Jack ne tarde pas à me rejoindre, même si le pasteur ne nous marie que samedi prochain. « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ».